70 ans

de succès au service de la protection de la nature et du patrimoine

Les belles histoires de l'Ecu d'or

SCHWEIZER HEIMATSCHUTZ
PATRIMOINE SUISSE
HEIMATSCHUTZ SVIZZERA
PROTECZIUN DA LA PATRIA

pro natura

L'ÉCU D'OR A 70 ANS – une magnifique réussite au service de la protection de la nature et du patrimoine

Tous les automnes depuis 1946, des milliers d'écoliers suisses vendent des Ecus d'or en faveur de la nature et du paysage. Pas moins de 44 millions de ces pièces en chocolat ont été produites à ce jour. Elles sont devenues emblématiques de Patrimoine suisse et de Pro Natura, les deux associations promotrices.

Qu'est-ce que l'Ecu d'or a rendu possible au cours de ces 70 dernières années? Quels sites, quels objets, dont l'existence nous paraît aller de soi, ont pu être sauvés? A l'occasion de cet anniversaire, la présente publication est une invitation à la découverte. Plongez-vous dans l'histoire de la pièce en chocolat la plus précieuse de Suisse!

Les douze textes qui suivent témoignent de manière exemplaire du succès durable de l'Ecu d'or – du sauvetage du lac de Sils en Haute-Engadine à l'achat des îles Brissago sur le lac Majeur en passant par la réintroduction du castor en Suisse.

Adrian Schmid
Secrétaire général, Patrimoine suisse

Sava Buncic
Membre de la direction, Pro Natura

Nous remercions chaleureusement l'historienne Tanja Wirz pour son travail de recherche et pour la rédaction des textes, ainsi que la directrice du bureau de l'Ecu d'or Eveline Engeli pour son inlassable engagement.

L'ACTION DE L'ÉCU D'OR

L'action de l'Ecu d'or a toujours lieu au mois de septembre dans toute la Suisse. Elle n'est rendue possible que grâce à d'innombrables aides désintéressées. Le bureau de l'Ecu d'or, dirigé de manière professionnelle, coordonne la vente avec le soutien d'une cinquantaine de bénévoles dans toutes les régions du pays. Les Ecus d'or sont fabriqués par le chocolatier Aeschbach SA à Root (Lucerne) avec du lait bio suisse ainsi que du cacao et du sucre issus du commerce équitable. Ils portent le label de qualité Max Havelaar et sont emballés et préparés pour l'expédition par les collaborateurs de l'atelier protégé de la Martin Stiftung à Erlenbach (Zurich). Depuis 2015, l'illustratrice Gabi Kopp crée les motifs de l'Ecu d'or.

Quelque 1300 enseignants participent avec leurs classes à chaque action. Ils abordent également le thème de l'Ecu d'or durant les cours. A cet effet, Pro Natura et Patrimoine suisse mettent à disposition une documentation pédagogique. Environ 30'000 écoliers âgés de 9 à 12 ans vendent chaque année 400'000 Ecus d'or à 5 francs pièce, dans la rue et au porte-à-porte. Cet engagement profite aussi aux caisses de classe, qui reçoivent 10% du produit de la vente. Depuis 2003, l'Ecu d'or est également proposé dans 1700 bureaux de poste.

Le revenu net de l'Ecu d'or avoisine le million de francs par an. Un tiers de cette somme est consacré au projet annuel de l'Ecu d'or, le solde bénéficie à d'autres missions et activités des deux organisations.

www.ecudor.ch

1946 Le géneral Guisan achète un Ecu d'or au Palais fédéral
© W. Studer, Photopress-Archives/Keystone

1974 Une écolière vend des Ecus d'or au profit du centre pour la protection de la nature d'Aletsch
© Ecu d'or

2003 La conseillère fédérale Micheline Calmy-Rey achète un Ecu d'or en faveur des papillons
© Ecu d'or

2014 Deux élèves enthousiastes vendent des Ecus d'or sur le thème de la «Place du village»
© Christoph Dill

2015 Miss Suisse 2013, Dominique Rinderknecht, achète le premier Ecu d'or consacré aux «Prairies fleuries»
© Christoph Dill

1946 LAC DE SILS
Un succès à la saveur sucrée

Lac de Sils
© Dessin R.S. Gessner

Les surfeurs l'apprécient tout particulièrement en été, parce que le vent y est régulier. Et lorsqu'il est gelé en hiver, il est traversé par les milliers de skieurs de fond participant au Marathon de l'Engadine: le lac de Sils dont il est ici question est le plus grand plan d'eau des Grisons. Lové entre les cimes des montagnes, il jouit d'une situation particulièrement idyllique et presque préservée de toute construction. Dans les années 1940, il faillit pourtant se transformer en lac de barrage pour une centrale électrique! La production de courant provenant de l'énergie hydraulique aurait représenté une bonne affaire pour les communes de Sils et de Stampa, car elles auraient encaissé le revenu des concessions. Le projet remontait à 1904, mais n'avait pas vu le jour. Car non seulement les protecteurs de la nature et du patrimoine mais aussi les hôteliers de Sils craignaient l'enlaidissement de ce magnifique paysage – principale attraction touristique de l'Engadine. En pleine Seconde guerre mondiale, il était difficile de trouver des arguments contre le fait que les centrales hydroélectriques pouvaient assurer l'indépendance énergétique de la Suisse par rapport à l'étranger.

Ceux qui voulaient préserver le lac de Sils de cette destinée se sont réunis en 1944 au sein du comité *Pro Lej da Segl.* Ils sont parvenus à convaincre les deux communes concernées de fixer un prix. Pour 300'000 francs, celles-ci se sont déclarées prêtes à renoncer, durant 99 ans, au projet et à tout aménagement des rives du lac. Il s'agissait dès lors de réunir l'argent. Lancer une collecte publique ne semblait pas être la meilleure des solutions à la fin du conflit. Alors que se multipliaient les recherches de fonds pour les victimes de la guerre, on craignait que la protection du lac de Sils n'apparaisse dérisoire en comparaison.

Le comité s'est donc adressé à des entreprises et à des fondations, mais à vrai dire sans grand succès.

L'idée de génie vint d'Ernst Laur, secrétaire général de Patrimoine suisse à cette époque: plutôt que collecter de l'argent, on pouvait vendre quelque chose pour la bonne cause. Et si possible un produit typiquement suisse, que tout le monde souhaiterait acquérir mais qui n'était pas si facile à obtenir – du chocolat! A l'instar de nombreuses autres, cette denrée était rationnée en période de guerre, on ne pouvait en acheter qu'en très petites quantités, fixées à l'avance. La belle idée d'Ernst Laur n'aurait pas suffi s'il n'avait pas eu également des relations au sein du Conseil fédéral. Les défenseurs de la nature et du patrimoine obtinrent l'autorisation de vendre deux tonnes de chocolat hors rationnement. On pouvait alors se lancer: le chocolat a été moulé sous forme de grands écus, emballés ensuite dans des feuilles d'aluminium dorées et frappées sur le thème du lac de Sils.

Une campagne publicitaire sans précédent a été lancée, avec des articles de presse, des sujets à la radio, de la publicité dans les cinémas et des affiches dans les agences de voyage et les pâtisseries. Enfin, en février 1946, plus de 20'000 écoliers vendirent dans toute la Suisse 823'420 pièces à un franc. Après déduction des coûts, le bénéfice fut de presque un demi-million!

Cette première action de l'Ecu d'or est une des collectes menées en Suisse ayant connu le succès le plus retentissant. Le lac de Sils était sauvé et a pu devenir une réserve naturelle. La pièce dorée en chocolat est devenue un emblème célèbre de la protection de la nature et du patrimoine.

1950 LES ÎLES BRISSAGO
Un paradis démocratique

Iles Brissago
© James Batten / Patrimoine suisse

Palmiers, agaves, cyprès, eucalyptus – des plantes exotiques partout où porte le regard. Et une villa fantastique, une piscine romantique ainsi qu'un port pour treize bateaux au cœur d'une île du lac Majeur! C'est ce qu'ont pu admirer ceux qui se sont rendus sur les îles Brissago le 1er avril 1950 pour l'inauguration du nouveau jardin botanique tessinois, créé à l'initiative de Patrimoine suisse avec l'aide financière du canton et des communes, d'un riche mécène mais également dans une large mesure de tous ceux qui avaient acheté le cinquième Ecu d'or. Les premiers hôtes ont pu flâner à travers ce parc enchanteur, qui n'avait pas grand-chose d'helvétique. Seul le panorama des Alpes, en arrière-plan, leur rappelait qu'ils se trouvaient encore sur le sol de la Confédération.

«Les îles Brissago au peuple suisse»: tel était le slogan des initiants, satisfaits que les deux îles au large de Brissago ne soient plus occupées par une coterie cosmopolite de comtes, de grands industriels, d'artistes, de gourous et même de théoriciens politiques de toutes sortes, mais qu'elles soient devenues «un lieu de formation, de science, d'art et de contemplation de la nature», très démocratiquement accessible à tous, moyennant le paiement d'un prix d'entrée de un franc et pour autant que leur comportement soit respectueux. Pas question de s'y croire à la plage ou au camping. Mais qui, dans cet environnement somptueux, n'aurait pas souhaité se mettre dans la peau de la baronne russe qui avait aménagé ce parc? Ou du millionnaire allemand qui fit ériger la villa et effrayait les autochtones sur le lac avec ses rapides canots automobiles?

Les deux îles étaient depuis toujours un refuge pour les personnes souhaitant s'éloigner de leur quotidien. Au

Moyen-âge y résidait une communauté de nonnes et de moines ayant pour vocation la pauvreté et le travail, mais pas le célibat: l'ordre des Umiliati (les Humiliés). Ils ont rapidement été taxés d'hérétiques et leur trace s'évanouit vers 1570. Par la suite, la petite église de l'Isola Grande a été durant trois siècles un but de pèlerinage pour des fidèles provenant de Locarno et de ses environs.

Au début du percement du tunnel du Gothard en 1872, une fabrique d'explosifs a failli être ouverte sur les îles Brissago. Mais les habitants des villages voisins doutaient que l'éloignement fût suffisant. Leurs protestations ont eu raison du projet. Finalement, en 1885, la baronne russe Antonietta de Saint-Léger a pu acquérir les îles avec son mari, un lord irlandais. Cette passionnée de jardins fit livrer pour son parc des plantes de tous les pays ainsi qu'un humus de bonne qualité. C'était une femme d'affaires audacieuse qui investit également dans le chemin de fer et dans des forages au cœur des Balkans et en Amérique du sud. Tout s'est bien passé durant des décennies, mais la baronne fit faillite en 1927. Elle dut vendre les îles, qui furent achetées par Max Emden (1874-1940), de Hambourg. Après avoir divorcé, il avait vendu son empire de grands magasins et déménagé au Tessin pour y vivre de ses rentes et mener la vie de bohème.

A l'instar de la baronne, Max Emden reçut de nombreux hôtes illustres, parmi lesquels le roi de Siam et l'écrivain pacifiste Erich Maria Remarque. Les autochtones semblent avoir observé avec méfiance les habitants étrangers des îles. S'ils arrivaient avec de l'argent et si leur style de vie alimentait de nombreuses et distrayantes rumeurs, ils étaient aussi considérés par beaucoup comme des intrus représentant une menace latente. Max Emden avait été déchu de sa nationalité par les nazis en tant que juif et cela alors qu'il s'était converti au christianisme durant son adolescence. Il obtint la citoyenneté suisse avec difficulté et acquit finalement la bourgeoisie de Ronco (TI) en 1934. En revanche, les Suisses ne voulurent pas de son fils Hans Emden qui, pour fuir les nazis, s'envola pour le Chili. Le canton du Tessin, les communes d'Ascona, de Brissago et de Ronco, Pro Natura et Patrimoine suisse lui achetèrent les îles en 1949 et rendirent à nouveau accessible au public le merveilleux parc de la baronne.

En 2015, les deux associations ont offert leurs parts aux trois communes. Aujourd'hui, l'entretien des îles relève exclusivement des pouvoirs publics.

1951 SOMMET DU RIGI
Un lieu de pèlerinage patriotique

Sommet du Rigi
© Carte postale historique / ZVG

Le plus curieux projet financé par la vente de l'Ecu d'or est sans conteste le «nettoyage» du Rigi en 1951. En d'autres termes, la démolition de deux anciens hôtels. Comment en est-on arrivé là? Il vaut la peine de consulter la brochure d'information publiée à cette occasion. Alors secrétaire général de Patrimoine suisse, Ernst Laur s'y exprimait avec le plus vibrant des pathos: «Il n'est pas de sommet au monde à avoir été si insupportablement défiguré que le Rigi. Il est temps que disparaisse le misérable héritage de la pire période du siècle dernier qui s'y trouve encore. De nos jours, il suscite aussi l'indignation de tout un chacun. Il faut raser ce palace, que plus personne ne souhaite fréquenter, ainsi que le second édifice, le «Regina Montium», qui masque la vue. La foire aux reliques doit libérer la crête, les cimes enneigées doivent se présenter vierges au regard des amoureux de la montagne et offrir une vue imprenable sur les lacs dans la vallée et les vastes campagnes.» Ernst Laur se décrivait avec ses alliés comme une sorte de prêtre du patriotisme, voulant bouter hors du temple les marchands et tous les étrangers aux habitudes peu helvétiques. En lieu et place des hôtels, poursuivait-il, il fallait créer «en guise d'expiation, une place pour les fêtes populaires et alpestres.»

Le Rigi a été un des berceaux du tourisme en Suisse. Les premières auberges apparues au 18e siècle accueillaient les nombreux pèlerins qui se rendaient à une source salutaire et admiraient le lever du soleil sur le Rigi. En 1856, l'hôtel «Regina Montium» ouvrait en son sommet. Lorsqu'en 1871 entra en service le premier train à crémaillère d'Europe ralliant les 1797 mètres de cette montagne plutôt modeste, des kyrielles de touristes arrivèrent du monde entier. Parmi eux se trouvaient des

écrivains célèbres, tels que Mark Twain et Victor Hugo, ou des peintes paysagistes comme William Turner, ce qui attira encore davantage de visiteurs, soit près de 150'000 par saison. Avec le train, a été construit le Grandhotel Schreiber, un superbe palace de cinq étages dessiné par une vedette de l'architecture, le Français Edouard Davinet. Mais la Première guerre mondiale mit un terme abrupt à l'épanouissement du tourisme. Les riches hôtes, étrangers avant tout, ne vinrent plus et furent ensuite attirés par d'autres régions. Le Rigi n'était plus une étape incontournable du tourisme dans les Alpes. Les splendides hôtels restaient vides et ne tournaient plus.

A cette époque, le succès des actions de l'Ecu d'or menées par les ligues pour la protection de la nature et du patrimoine s'était déjà largement répandu. L'un des hôteliers demanda aux deux associations si elles voulaient bien participer à la construction d'un nouvel et plus bel établissement. Ces dernières ont estimé dans un premier temps que cela ne faisait pas partie de leur mission. Mais elles acceptèrent finalement de contribuer à raison de 100'000 francs au réaménagement du site, à condition que les propriétaires détruisent tout et construisent – selon les plans de Patrimoine suisse et quelque peu en retrait du sommet – «une auberge de montagne simple et confortable», appelée également à abriter les stands de souvenirs. En 1955, les dernières poutres des anciens hôtels ont été brûlées lors d'une cérémonie festive. Compte tenu du succès que rencontrent les hôtels historiques aujourd'hui, certains déplorent l'exaltation patriotique des protecteurs du patrimoine de l'époque et auraient apprécié qu'il subsiste au Rigi un petit quelque chose de la nostalgie du lustre d'antan.

L'histoire se répète-t-elle? Les premières nuées de touristes sont arrivées avec le train à crémaillère de 1871. Il en venait quelque 150'000 par saison. En 2014, le rapport annuel des Rigi Bahnen AG fait état d'une fréquentation record de plus de 1,3 million de trajets, du nombre le plus élevé de passagers jamais transportés et du bénéfice confortable qui en résulte. Les marchés porteurs sont la Corée et la Chine.

Cette stratégie de croissance excessive et les offres allant en ce sens – des trains fondue au cinéma «lounge» de la station intermédiaire (Rigi Staffel), où 750 convives peuvent se restaurer – vont de pair avec un tourisme événementiel qui fait plus que de l'ombre à la reine des montagnes. L'extension des installations de télécommunications constituait déjà une atteinte massive au paysage culturel du Rigi. Les constructions érigées tout récemment sur le site ne respectent pas non plus l'accord conclu il y a plusieurs décennies pour la protection de ce sommet.

1957 CASTOR
Une réintroduction réussie

Castor
© Beat Hauenstein

En 1957, pour la première fois, l'action de l'Ecu d'or était principalement consacrée à un seul animal: le castor. Ce sympathique rongeur, autrefois très répandu en Europe, avait quasiment disparu. En Suisse, les dernières observations de castors remontaient à 1850. Pour remédier à cette situation, un groupe de défenseurs genevois de la nature décida de réintroduire cette espèce.

Les castors, qui déploient une intense activité de constructeurs, jouent un rôle important dans l'écosystème de l'eau. Ils modèlent les paysages fluviaux, qui abritent de nombreuses autres espèces animales et végétales. Un castor adulte pèse environ dix-huit kilos et peut abattre en une nuit des arbres dont le diamètre va jusqu'à cinquante centimètres. Ils construisent des barrages avec les branches qui retiennent la rivière pour créer une zone d'eau calme. C'est là que les castors aménagent leurs châteaux forts, où réside à chaque fois un couple avec sa descendance. Ils construisent parfois plutôt des terriers dans les berges. La femelle et le mâle sont d'aspect assez semblable. Leur pelage est épais, nettoyé régulièrement et entretenu grâce à la sécrétion huileuse d'une glande anale, appelée castoréum. Ce liquide permet également au rongeur de marquer son territoire. Sur la terre ferme, le castor se déplace lentement et avec précaution. Mais grâce à sa large queue et à ses palmures, il est un nageur habile et vigoureux. Il peut fermer complètement son nez et ses oreilles et rester sous l'eau jusqu'à vingt minutes.

Les castors ont toujours été chassés pour leur belle fourrure parce que l'on croyait qu'ils détruisaient le paysage et qu'ils se nourrissaient de poissons. Ils sont pourtant exclusivement végétariens! A l'inverse de certains chrétiens de stricte obédience, qui mangeaient du castor pendant le carême pour ne pas renoncer au rôti du dimanche. Vers l'an 1000 déjà, le moine saint-gallois Ekkehard priait: «Sit benedicta fibri caro piscis voce salubri!» (Bénie soit la viande du castor, semblable à celle du poisson). L'église catholique avait sans autre classé le castor parmi les poissons et autorisait donc sa consommation! Le castoréum fournissait une raison supplémentaire de chasser cet animal car, depuis l'Antiquité, on lui attribuait des vertus miraculeuses contre toutes sortes de maladies et contre l'impuissance. Actuellement, il est encore prélevé au Canada, pour être utilisé avant tout en parfumerie. Et il est autorisé aux Etats-Unis comme base pour la production synthétique des arômes vanille, fraise et framboise.

Si la Suisse compte aujourd'hui à nouveau environ 2000 castors, on le doit à l'engagement de quelques particuliers, à l'instar du peintre Maurice Blanchet. Après avoir observé des castors au Pont du Gard, en France, le Genevois est rentré convaincu qu'il fallait les réintroduire en Suisse aussi. Avec sa femme Jeanne et ses amis, les artistes Robert et Germaine Hainard, il a été la cheville ouvrière du retour du castor dans la Versoix, rivière qui se jette dans le lac Léman. L'association genevoise pour la protection de la nature (Pro Natura Genève) a soutenu ce projet et, grâce aux dons de l'Ecu d'or, un grand parc clôturé a pu être aménagé. Huit castors provenant de France ont pu y être placés en novembre 1956. Début 1958, les amis genevois des castors obtinrent enfin l'autorisation fédérale de lâcher les castors. Sur les huit individus, quatre seulement survécurent, mais ils ont pu se reproduire avec succès.

Jusqu'en 1977, 141 castors ont été lâchés en de nombreux sites du pays. Cette espèce est protégée depuis 1962. Désormais, on peut même croiser des castors en ville. Certains d'entre eux sont en effet moins timides qu'on le croyait et vivent par exemple au bord de l'Arve, qui sépare Carouge de la ville de Genève ou dans la très urbanisée vallée de la Glatt à Zurich. En été 2014 au centre de Thoune, un castor avait pris l'habitude de traverser la terrasse d'un restaurant, ce qui ne manquait pas de surprendre les clients: souhaitait-il boire une bière? Ou peut-être était-il tout simplement à la recherche d'une femelle castor à son goût?

1969 MONASTÈRE SAINT-JEAN À MÜSTAIR
Au patrimoine mondial de l'histoire de l'art

Monastère Saint-Jean, Müstair
© M. Schneiders / Keystone

«Nous ne pouvons tout de même pas faire de la publicité pour inciter les gens à passer leur vie parmi nous», lance la prieure Domenica Dethomas qui dirige depuis 2012 le couvent bénédictin Saint-Jean-des-Sœurs à Müstair dans les Grisons. «Il faut avoir la vocation.» Sœur Dethomas a grandi dans le village et affirme que, derrière les murs protecteurs du couvent, elle a trouvé ce qu'elle avait toujours recherché: le Seigneur. Et si un jour plus aucune femme ne voulait entrer au couvent? Sœur Domenica éclate d'un rire communicatif et déclare: «Dans ce cas, nous devrions fermer boutique!»

Le couvent Saint-Jean-des-Sœurs affronte depuis longtemps des problèmes de relève. Dans les années 60, la situation était encore plus critique qu'aujourd'hui, car les nonnes qui résidaient à Müstair n'étaient pas seulement retirées du monde, elles connaissaient des conditions de logement particulièrement précaires dans des constructions datant du Moyen-âge. C'est que Saint-Jean-des-Sœurs n'est pas n'importe quel couvent: il compte parmi les plus anciens et les plus beaux d'Europe et il renferme de nombreux trésors artistiques. Des trésors, en particulier picturaux, qui se détérioraient avec les bâtiments. En 1969, l'action de l'Ecu d'or a été lancée pour y remédier. La fondation «Pro Kloster St. Johann in Müstair» avait tout à la fois pour ambition de restaurer les œuvres, de les rendre plus accessibles au public et de rénover les espaces de vie et de travail des nonnes, afin de permettre à la communauté du cloître d'y poursuivre ses activités. Environ 3,5 millions de francs étaient nécessaires. La vente de l'Ecu d'or n'est bien sûr pas parvenue à elle seule à réunir une telle somme, bien que cette année-là près d'un million d'Ecus d'or aient été vendus, un record absolu. Et l'action alla bien au-delà

d'une simple récolte d'argent, car elle fit connaître dans toute la Suisse le monastère de Müstair qui a été finalement inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 1983.

Le couvent bénédictin de Saint-Jean-des-Sœurs passe pour avoir été fondé sur ordre de Charlemagne, à son retour d'Italie. A la demande du Pape, qui se sentait menacé, le roi des Francs avait en effet conquis la Lombardie en 774. En repassant le col de l'Umbrail, il aurait été pris dans une violente tempête de neige. Et aurait fait fonder le couvent pour marquer sa reconnaissance d'avoir survécu. Les plus anciennes poutres retrouvées dans le couvent remontent effectivement à 775. Saint-Jean-des-Sœurs a conservé une part exceptionnelle d'éléments originels, en particulier une des plus anciennes statues de Charlemagne ainsi que la tour Planta, le plus ancien bâtiment d'habitation de l'espace alpin encore conservé.

Le trésor artistique majeur de Müstair se trouve en fait dans l'église conventuelle: de magnifiques fresques remontant au 9e siècle. Masquées à la fin du Moyen-âge, elles ont été redécouvertes en 1894 par les deux historiens de l'art Joseph Zemp et Robert Durrer. En 1909, une partie de ces peintures a été transférée au Musée national suisse et entre 1947 et 1951, des professionnels et quelques nonnes, munis de spatules et de petits marteaux, ont fait ressortir d'autres peintures et les ont restaurées par endroits. Mais il restait beaucoup à faire. Et c'est en partie grâce à la vente de l'Ecu d'or de 1969 que la restauration des ces trésors inestimables a pu être poursuivie et que les visiteurs peuvent admirer aujourd'hui les 135 scènes de ces fresques monumentales, notamment des représentations du Christ, la fuite en Egypte, le banquet d'Hérode et des épisodes de la vie de David.

Il n'y a pas que les trésors artistiques et les murs qui ont été conservés, le monastère en tant que communauté religieuse a lui aussi été préservé. La «boutique» continue de tourner. Aujourd'hui, douze nonnes vivent au couvent et se consacrent à la prière et au travail, comme le veut la règle des bénédictins «ora et labora». Si la prieure Domenica se réjouit de disposer d'un ordinateur et si les nonnes vibrent devant le petit écran aux exploits de l'équipe de hockey des Kloten Flyers, cela montre qu'elles vivent certes dans un monument du Moyen-âge, mais n'en sont pas moins pleinement de leur temps.

1974 CENTRE PRO NATURA D'ALETSCH
Un centre de formation au cœur d'une réserve naturelle

Centre Pro Natura d'Aletsch
© Pro Natura

Le site d'Aletsch, en Valais, est l'un des paysages les plus majestueux de Suisse. On peut y admirer les plus grands glaciers du pays. Quand, lors d'une ballade en direction de Riederalp, on se tourne vers la «Konkordiaplatz» où se rejoignent trois puissants fleuves de glace, on a le sentiment de découvrir un monde étrange, primitif. Pas étonnant que ce spectacle grandiose attire chaque année des dizaines de milliers de visiteurs!

Pour les protecteurs de la nature, il était certes compréhensible que tant de gens veuillent contempler ce phénomène mais cela les inquiétait aussi. Car à l'endroit même où se pressaient les touristes se trouvait aussi la forêt d'Aletsch qui présente un intérêt particulier pour les biologistes. Mieux que partout ailleurs en Suisse, ce biotope permet d'étudier tous les stades de développement d'une forêt, de la végétation pionnière sur les moraines récentes jusqu'à la forêt centenaire. Il y a un siècle déjà, ce milieu unique était menacé parce qu'il était exploité très intensivement: on abattait trop de bois, les animaux de pâture mangeaient les jeunes arbres et la récolte massive des baies au moyen de peignes empêchait la repousse des plants en les privant de graines. Une première tentative fut menée dès 1906 pour placer la forêt d'Aletsch sous protection. Mais les propriétaires locaux, organisés au sein du consortage de Riederalp, ne voulaient pas la céder. Il fallut attendre 1933 et le financement d'une nouvelle amenée d'eau par la Ligue suisse pour la protection de la nature en faveur de la commune de Ried pour que la forêt d'Aletsch devienne, en contrepartie, une réserve.

Cependant, le classement en zone protégée ne constituait qu'un premier pas. Il importait surtout qu'elle soit traitée ensuite comme telle. Et cela a été un sujet de

préoccupation pour les protecteurs de la nature. Dans la brochure de la vente de l'Ecu d'or de 1974, on pouvait lire que de nombreux citadins avaient désappris l'habitude de voir et d'apprécier, ils avaient perdu le contact avec la nature. Des touristes inconscients traçaient d'innombrables sentiers à travers la forêt ou même y mettaient le feu par mégarde, comme cela avait été le cas trente ans plus tôt. C'est pourquoi il convenait, grâce au produit de la vente, d'aménager un centre sur la Riederfurka afin de «rapprocher les visiteurs des richesses et de l'importance de la nature et d'éveiller chez eux le respect et la responsabilité envers elle ainsi qu'une volonté de retenue».

Une belle occasion se présentait: la Villa Cassel – ancienne résidence secondaire d'un riche banquier, puis hôtel – était inoccupée et se délabrait à vue d'œil. En 1902, Sir Ernest Cassel avait fait construire cette étrange maison à pignons en un lieu exposé. Un travail énorme car tout devait être amené à pied sur la Riederfurka: les sacs de ciment, les meubles, une ligne téléphonique et, bien entendu, un piano pour le salon dont le transport mobilisa à lui seul seize hommes pendant deux jours. Mais Ernest Cassel disposait de l'argent de poche nécessaire pour de tels caprices. Fils d'un prêteur de Cologne, il avait suivi une formation dans la banque et, au terme d'une carrière fulgurante, avait accédé aux cercles les plus huppés d'Angleterre comme lord, époux d'une Anglaise, conseiller financier du Roi, ami de Winston Churchill et investisseur dans des aciéries, des mines d'or et des chemins de fer.

Sir Cassel avait choisi ce lieu de villégiature sur la Riederalp parce que sa santé était défaillante et que son médecin lui avait prescrit le bon air de la montagne. Durant douze ans, la famille Cassel monta à la villa chaque été, accompagnée d'amis et de domestiques, puis la Première guerre mondiale mit fin à ces vacances de rêve. Sir Ernest Cassel mourut en 1921, rempli d'amertume car la bonne société anglaise l'avait soudain mis à l'écart en raison de ses origines juives et allemandes, malgré son titre de noblesse et bien qu'il ait souscrit pour des montants importants les emprunts de guerre anglais. Ses héritiers vendirent la villa à une famille de la région qui en fit un hôtel. Ce dernier fut fermé en 1969 car il n'était plus rentable. Grâce notamment aux produits de la vente de l'Ecu d'or de 1974, la Villa Cassel, remise à neuf, a pu rouvrir ses portes au public. Ce centre de formation alpin de Pro Natura propose une exposition consacrée à la nature, des chambres simples, une vaste offre d'ateliers et d'excursions ainsi qu'un salon de thé à l'ancienne où l'on peut s'imaginer dans la peau d'un lord anglais de retour d'une course en montagne.

1979 SAINT-URSANNE
L'Ecu d'or suspecté de terrorisme

Saint-Ursanne
© Patrimoine suisse

Par une chaude journée d'été, Maria Cecilia K. est assise à la terrasse ombragée d'un restaurant au cœur de la petite cité jurassienne de Saint-Ursanne. Elle se souvient: «En 1979, j'ai vendu des Ecus d'or dans le canton d'Appenzell. Cette action a quelque peu contribué à ma politisation.» Comment cela? Certes, d'autres personnes rapportent également qu'elles n'ont pas toujours été bien reçues lorsqu'elles sonnaient aux portes pour vendre des Ecus d'or. Néanmoins, ce qu'a vécu Maria Cecilia était vraiment assez incompréhensible pour une élève de 11 ans: A peine expliquait-elle que Saint-Ursanne devait être restaurée grâce à l'argent récolté que nombre de personnes la chassaient purement et simplement. Elle n'avait qu'à disparaître avec ses Ecus d'or, on ne voulait tout de même pas soutenir «ces fichus terroristes jurassiens»! «Je ne pouvais pas comprendre, raconte Mme K., pourquoi la rénovation d'une si jolie petite ville devait échouer en raison de l'indépendance du Jura!»

L'action de l'Ecu d'or de 1979 n'avait en réalité aucun lien avec la politique. Il était juste question d'assainir certaines maisons de la vieille ville, afin d'enrayer l'exode des habitants du centre historique. L'endroit, pittoresque mais très excentré, ne comptait plus que 1000 habitants. La fondation de Saint-Ursanne remonte au 7e siècle déjà avec la construction d'un couvent appartenant à l'Evêque de Bâle. Cette institution a disparu avec la Révolution française: les moines ont été chassés et l'église du monastère est devenue en 1803 un simple lieu de culte paroissial. Mais un lieu particulièrement beau, qui était d'ailleurs déjà classé monument historique. Le reste de la petite cité conservait aussi un caractère médiéval, avec ses superbes maisons bourgeoises érigées entre le 14e et le 16e siècle. Ces bâtisses ne répondaient cependant plus

aux exigences modernes. Il était urgent d'agir afin qu'elles restent habitables. Mais beaucoup de propriétaires n'en avaient pas les moyens. C'est là qu'est intervenu l'Ecu d'or. Les 250'000 francs provenant de la vente de 1979 ont donné un coup de pouce à ces rénovations– comme cela avait déjà été le cas avec succès à Werdenberg, à Gruyères et à Splügen.

Si Maria Cecila K. et ses camarades de classe ont été soupçonnés de soutenir des terroristes, c'est en raison des vagues soulevées par un conflit qui n'avait strictement aucun rapport avec la protection du patrimoine: la Question jurassienne. Fin 1978, les citoyens suisses ont accepté en votation que le Jura se sépare du canton de Berne et devienne ainsi le plus récent des cantons suisses. Les velléités séparatistes remontaient au 19e siècle, car les Jurassiens francophones catholiques ne se sentaient pas pris au sérieux dans leur chef-lieu réformé de Berne. Non sans motifs: en 1947, le Grand Conseil bernois avait refusé de confier la Direction des travaux publics au Jurassien Georges Moeckli, sous prétexte que ce département était trop important. De nombreux Jurassiens se mobilisèrent alors en faveur de l'indépendance de leur canton. Le Gouvernement bernois ne voulut pas entrer en matière et ne mena longtemps qu'une action répressive.

Durant les années 60 et 70, le conflit s'est durci entre les séparatistes, les anti-séparatistes et l'Exécutif bernois. Les provocations en tous genres se multipliaient: licenciements, interdictions professionnelles, incendies et plasticages d'installations militaires, interventions de la police et de l'armée, occupations de maisons, refus collectifs d'accomplir le service militaire. Il y a même eu des blessés. Ebahi, le reste de la Suisse lisait dans la presse que des scènes rappelant une guerre civile se déroulaient dans les localités jurassiennes où la population était divisée. Les uns voulaient rester dans le canton de Berne et les autres souhaitaient le quitter. Le conflit n'a pas totalement pris fin avec la fondation du nouveau canton du Jura. A l'heure actuelle, il n'est du reste pas encore complètement réglé.

Au cœur de l'été, dans la paisible Saint-Ursanne – une destination d'excursion appréciée dans le Parc naturel régional du Doubs – on chercherait en vain des traces de ces événements. Et même si la commune peine actuellement à financer seule un coûteux projet d'assainissement des canalisations d'eaux usées, pour Maria Cecilia K. le moment est au farniente. Elle se détend, reprend une gorgée de boisson pétillante et commente, satisfaite: «Aujourd'hui, je suis fière d'avoir contribué à la préservation de cette petite cité!»

1984 PRAIRIES SÈCHES
Flower power multicolore

Basse-Engadine
© Lorenz Andreas Fischer

«Le pâturage en était jonché; il y avait de véritables tapis de primevères roses; ailleurs brillaient les jolies gentianes bleues, et partout s'épanouissaient les délicates hélianthèmes. Heidi était hors d'elle; dans son ravissement à la vue de toutes ces jolies fleurs doucement balancées sur leurs tiges, elle oubliait tout à fait les chèvres et même Pierre, s'en allait cueillant à pleines mains, criant de joie et sautillant de droite et de gauche.» Le monde entier connaît Heidi, la petite orpheline de Maienfeld qui vit chez son grand-père sur l'alpe, dont l'histoire a été imaginée en 1879 par l'écrivaine zurichoise Johanna Spyri.

A la même époque, l'âge d'or du tourisme démarrait dans les Alpes suisses. Comme nombre de vacanciers, Heidi aimait tout particulièrement les fleurs des montagnes et comme eux elle voulait en ramener à la maison. Une mauvaise idée, pensait Johanna Spyri qui poursuit: «Oh! grand-père, comme c'était beau! s'écria Heidi en approchant. Le feu, les roses sur les rochers et les fleurs bleues et jaunes! Et regarde ce que je te rapporte! Et Heidi secoua aux pieds du grand-père la provision de fleurs qu'elle avait apportées dans son tablier. Mais les pauvres fleurs! Quel air elles avaient! Heidi ne les reconnaissait plus. C'était tout comme du foin, plus une seule petite corolle n'était ouverte. Oh! Grand-père, qu'est-ce qu'elles ont? s'écria Heidi tout effrayée; elles n'étaient pas ainsi; pourquoi ont-elles cet air? Parce qu'elles sont faites pour rester dans l'herbe au soleil, et non pas dans ton tablier, répondit le grand-père.»

Les fleurs des Alpes comme les edelweiss, les gentianes ou les rhododendrons comptent parmi les premières plantes qui ont été officiellement protégées. Pour les contemporains de Johanna Spyri, la règle était claire: si

l'on laissait faire la nature, des prairies fleuries diversifiées et multicolores continueraient de prospérer à la montagne comme en plaine. Mais la réalité est souvent plus compliquée. Les botanistes parlent de «pelouse sèche» pour désigner les fleurs chéries par Heidi. Le terme n'est pas très poétique mais il indique mieux qu'il s'agit là d'une interaction complexe de différentes espèces végétales et animales, du climat et des propriétés du sol. Les pelouses sèches sont des biotopes situés dans des sites secs et pauvres en nutriments. La flore typique est constituée d'herbacées courtes et de lamiacées, fréquemment aussi d'orchidées. Par ailleurs, les pelouses sèches situées en-dessous de la limite des arbres sont souvent entretenues par l'homme. Lorsque Pierre, le camarade d'Heidi, n'emmène plus ses chèvres sur l'alpe mais exploite une ferme moderne en plaine, les pâturages se reboisent et la flore typique s'éteint. Les pelouses sèches doivent être fauchées de temps à autre, mais pas enrichies d'engrais. Elles sont le produit d'une agriculture d'antan, plus extensive, et elles tendent à disparaître avec elle.

Ce n'est que tardivement que des efforts ont été consentis pour les protéger. Dans les années 1980, on a commencé enfin à recenser les pelouses sèches qui subsistaient. Le constat a été effrayant: depuis la Seconde guerre mondiale, on estime que 90% d'entre elles ont disparu en Suisse! Nombre de ces biotopes ont été victimes de l'utilisation accrue d'engrais. Mais les pistes de ski et les nouvelles résidences sur les versants ensoleillés ont aussi prélevé leur tribut. Le produit de la vente de l'Ecu d'or de 1984 a été utilisé afin de soutenir le recensement des prairies sèches et pour indemniser les paysans qui renoncent à répandre des engrais sur ces précieux pâturages. Mais il reste encore beaucoup à faire pour que les pelouses sèches existantes soient préservées et afin d'éviter que les fleurs sauvages ne survivent plus que sur les prospectus touristiques et sur les sachets de bonbons aux herbes. La vente de l'Ecu d'or a donc été à nouveau consacrée aux prairies fleuries en 2015.

1997 MARAIS
Des biotopes au charme envoûtant

Marais d'Ardon et de Chamoson
© Susanna Meyer

Avez-vous déjà rencontré un elfe? Ou les feux follets? Cela peut arriver lors d'une promenade dans les marais! «Qu'il est triste d'aller par le marais, lorsqu'il regorge de fumerolles, que les brumes se tordent comme des fantômes et que les buissons tendent leurs doigts crochus.» C'est ainsi que commence le célèbre poème «Le garçon dans la tourbière» d'Annette von Droste-Hülshoff, qui évoque l'errance d'un enfant dans un marais hanté par de nombreux revenants: il y rencontre aussi un musicien évanescent, Margret la damnée, un veau fou et toutes sortes d'êtres effrayants. Mais il finit par s'échapper grâce à un ange gardien.

Depuis des temps immémoriaux, les marais, ces espaces entre terres et eaux, ont stimulé l'imagination des hommes, qu'il s'agisse des récits sur les corps des tourbières, des feux follets ou de villages engloutis dans des étangs. Peu productifs pour l'agriculture, ces terrains ont fourni de la tourbe comme combustible de substitution à tous ceux qui ne pouvaient pas se procurer du charbon. Quant aux roseaux, ils ont servi de matériau de construction et de chaume pour les étables. Pour autant, les régions marécageuses ne peuvent pas servir de pâture ou de champ. Pour les maîtres à penser de l'ère préindustrielle, elles étaient trop peu productives. C'est pourquoi, dès la fin du 18e siècle, les marais ont été systématiquement asséchés et les cours d'eau corrigés. Cet «assainissement» du paysage a atteint son point culminant durant la Seconde guerre mondiale avec le Plan Wahlen. Cette «bataille des champs», qui devait assurer l'autosuffisance alimentaire de la Suisse, n'atteignit cependant jamais cet objectif. En de nombreux lieux, comme par exemple le Grand Marais entre les lacs de Morat et de Bienne, ces corrections ont apporté des terres fertiles à l'agriculture. Ailleurs, par exemple au

Kaltbrunnerriet dans la plaine de la Linth, les cultures céréalières n'ont pas donné les récoltes attendues.

Lors de cette uniformisation du paysage pour répondre aux besoins d'une agriculture rationnelle, on a malheureusement oublié que les marais ne sont pas seulement le refuge de nombreuses créatures légendaires mais aussi d'une grande variété d'animaux et de plantes qui ne peuvent pas vivre ailleurs. La myrtille des marais, la linaigrette et la droséra carnivore, des papillons comme les azurés et les nacrés mais aussi de nombreuses espèces d'oiseaux tels le vanneau huppé, la fauvette des marais ou le pipit des prés dépendent des zones humides. Même si ces êtres ne présentent pas une utilité directe pour l'homme, le sentiment qu'ils ont tout de même le droit de continuer à exister s'est imposé peu à peu. En 1987, la protection de la nature a remporté une grande victoire en Suisse: après un long conflit autour du projet de place d'armes sur le haut-marais de Rothenturm – à l'époque inscrit déjà à l'inventaire des sites d'importance nationale – l'initiative du même nom, qui protège tous les marais de Suisse, a été acceptée non sans surprise.

Il convient désormais d'entretenir ces sites qui ont été placés sous protection. Les eaux de pluie doivent être retenues dans les hauts-marais qui ont été drainés et les bas-marais doivent être régulièrement fauchés afin qu'ils ne se reboisent pas. La vente de l'Ecu d'or a donné un signal en 1997: les fonds récoltés ont permis de financer des travaux d'entretien dans trois des plus belles et des plus importantes zones marécageuses de Suisse, dans le haut-marais de Rothenturm, à la Grande Cariçaie, au bord du lac de Neuchâtel, ainsi qu'au charmant étang de la Gruère dans le Jura.

2002 PATRIMOINE INDUSTRIEL
Témoins d'activités disparues

Poste d'aiguillage Weinfelden
© Patrimoine suisse

«Suivez-moi! Je vais vous montrer d'où venait l'énergie pour les machines à tisser», lance le vieux monsieur. De toutes ses forces, il ouvre une des vannes et envoie l'eau du canal gronder dans la petite tour des turbines. Avec les enfants de l'école primaire dont les yeux brillent d'étonnement, le voilà déjà disparu sous terre. Empruntant un escalier métallique humide, ils arrivent là où tourne la turbine actionnant un câble démesuré qui sort de la fabrique dans la forêt et conduit jusqu'au canal – la passion de la technique unit les générations.

Andrin et Luca, neuf et onze ans, ont découvert la filature Neuthal lors d'une excursion sur le sentier didactique de l'industrie dans l'Oberland zurichois. Ce sont justement des métiers à tisser de cette fabrique qui ont été utilisés pour la série télévisée «Anno 1914». Tourné dans les environs, ce feuilleton met en scène une famille d'ouvriers et une famille d'industriels il y a un siècle. Il a amené une foule de visiteurs venus inspecter les ateliers de l'époque. Luca, l'aîné des deux gamins, expliquera encore des semaines durant à tous les membres de la famille le fonctionnement exact des métiers à tisser: il est particulièrement fier qu'ils aient été inventés là où il habite. Peut-être y voit-il un présage favorable pour son désir secret de devenir plus tard inventeur et ingénieur?

Le choix du patrimoine industriel comme thème de la vente de l'Ecu d'or en 2002 a permis de rappeler que la protection du patrimoine va bien au-delà de la préservation des fermes ornées de bacs à géraniums ou des murs moyenâgeux. L'héritage culturel de la Suisse ne se limite pas aux constructions rurales mais compte aussi de nombreux témoins de son passé industriel. De tels

vestiges sont particulièrement répandus dans le Tösstal car l'Oberland zurichois était au 19e siècle l'un des berceaux de la production industrielle.

L'architecte et historien Hans-Peter Bärtschi s'est enthousiasmé pour cette période. Depuis 1979, il documente et préserve avec passion le patrimoine industriel. Il a analysé de manière critique dans de nombreux ouvrages les conséquences de l'industrialisation et de la globalisation. Beaucoup d'ateliers de fabrication sont vides désormais, parce qu'il ne vaut plus la peine de produire en Suisse. Ces locaux sont certes devenus très tendance en lofts branchés mais ils ne sont guère considérés comme des monuments dignes de protection. Avec le produit de l'action de l'Ecu d'or 2002, Hans-Peter Bärtschi a désormais développé une base de données qui répertorie et décrit 500 sites industriels en Suisse: fabriques, vestiges ferroviaires, moulins, scieries, demeures d'industriels, logements ouvriers et bien d'autres encore.

Hans-Peter Bärtschi a d'ailleurs participé à l'aménagement de l'exposition dans la filature Neuthal. Il est passionnant de découvrir comment les grands ateliers de fabrication étaient alimentés en énergie tirée de l'eau au moyen d'un système raffiné de petits canaux, de bassins de compensation et de turbines. Une fois notre intérêt éveillé, d'autres témoins du passé nous sautent aux yeux un peu partout sur le chemin de Bauma, d'où l'on pourra emprunter le train à vapeur pour le retour: anciens canaux, petites tours servant à changer l'orientation des câbles d'entraînement, restes de réservoirs d'eau. «Aujourd'hui, on pourrait produire ainsi du courant écologique», constate Luca, le Géo Trouvetou en herbe.

De fait, il n'est pas le premier à s'inspirer de ce patrimoine industriel: plusieurs communes de l'Oberland zurichois utilisent désormais les infrastructures subsistantes d'hier pour alimenter des microcentrales hydrauliques qui produisent du courant vert. Comme l'a écrit joliment Erika Fuchs, traductrice des comics de Walt Disney en allemand: «Pour l'ingénieur, rien n'est trop difficile».

2005 MAISON DU PATRIMOINE DANS LA VILLA PATUMBAH

Maison du patrimoine dans la Villa Patumbah, Zurich
© Patrimoine suisse

Le sauvetage de la Villa Patumbah et sa transformation en un centre public consacré au patrimoine pourrait être le sujet d'un vrai roman policier, lance Adrian Schmid, secrétaire général de Patrimoine suisse. En malais, ce nom exotique signifie «maison ouverte». Et c'est plutôt bien trouvé. En visitant la Villa Patumbah en compagnie d'Adrian Schmid, on n'est pas au bout de ses surprises. On déambule sous des plafonds à caissons ouvragés et sur des parquets luxueux, on admire des fresques extravagantes avec des anges baroques et des vitraux multicolores où dansent des grenouilles.

Karl Fürchtegott Grob a fait construire ce palais exotique et fantaisiste. Né en 1831, ce fils d'un boulanger zurichois avait fait fortune sur l'île indonésienne de Sumatra comme copropriétaire d'une plantation de tabac. L'Indonésie était alors une colonie hollandaise et, à l'instar de nombreux autres Suisses avides d'aventures, Grob a profité du colonialisme en faisant trimer des Chinois comme des esclaves dans des conditions extrêmement précaires. En outre, de grandes surfaces de forêt primitive furent défrichées et détruites pour la culture du tabac. Le Zurichois vécut onze ans sur place avant de revenir, cousu d'or, dans sa patrie.

La nouvelle demeure de Grob devait témoigner de son succès outre-mer. Il acheta une vaste parcelle au bas du Zürichberg, là où était établie la bonne société, et chargea les architectes Chiodera et Tschudy de lui construire une villa extravagante qui fut achevée en 1885. Elle combine des éléments stylistiques de toutes les époques et des matériaux nobles du monde entier. De nombreux détails illustrent la vie de Grob en Extrême-Orient: les visiteurs sont accueillis sous une coupole vitrée décorée

de dragons du bonheur asiatiques, la fontaine du jardin est ornée d'un coquillage géant de l'Océan indien, une fresque représente un Chinois montant un éléphant – il ne paraît pas du tout contraint à se tuer à la tâche. L'ancien planteur n'avait pourtant pas seulement ramené d'Asie sa fortune et de bons souvenirs, mais aussi une maladie très grave. Grob succomba deux ans seulement après que le célèbre paysagiste Evariste Mertens eut achevé l'aménagement du parc de la villa dans le style anglais.

Sa veuve Anna-Dorothea Grob-Zundel lui survécu vingt ans. En 1911, elle légua avec ses deux filles la maison et le parc à l'œuvre de la diaconie Neumünster qui transforma la villa en home et le parc raffiné en jardin potager. Après la Seconde guerre mondiale, la villa ne suscitait plus guère d'enthousiasme: avec son style hétéroclite, elle apparaissait démodée et peu pratique. Dans les années 70, l'œuvre de la diaconie décida de la démolir afin d'édifier un bâtiment moderne pour abriter son home. Heureusement, certaines personnes s'émurent de la disparition pure et simple d'un tel monument: au dernier moment, la Ville de Zurich racheta la villa et la partie du parc attenante. L'EMS fut construit ailleurs.

Nouvelle propriétaire de la villa, la Fondation Patumbah est parvenue à mener à bien une rénovation devenue urgente. Elle a trouvé avec Patrimoine suisse un locataire idéal. Grâce notamment aux fonds récoltés lors de la vente de l'Ecu d'or de 2005, année du centenaire de l'association, la restauration de la villa et l'aménagement en un centre accessible au public ont pu être financés. La villa de rêve du magnat du tabac est devenue vraiment ouverte. La Maison du patrimoine a pour vocation d'aiguiser notre regard sur l'environnement bâti: des expositions y sont organisées et une vase offre de médiation pour petits et grands est proposée. Et ceux qui le désirent peuvent découvrir cette demeure de contes de fées en compagnie de Johann, «l'éternel serviteur», lors d'une visite théâtrale.

2013 GRENOUILLES
De grandes sensibles inspirant la sympathie

Rainette
© Jan Ryser

Il est tard et il fait encore très froid. Le calendrier indique que le printemps est proche, ce que le thermomètre ne confirme pas. De la neige parsème ici et là les prés et, sur la chaussée de la route du col, se trouvent de petits monticules brillants qui, au premier abord, se confondent avec du feuillage d'automne. Tout à coup, les objets luisants se mettent à bouger et à sauter! Ce que l'on aurait pris pour des feuilles mouillées à un autre moment de l'année, ce sont tout simplement des grenouilles. Par centaines! Comme s'il en pleuvait. Ces batraciens bondissants et téméraires sont en voyage de noces, mais pas en quête de princesse. Ils passent de leurs quartiers d'hiver aux eaux de frai.

Au vu de cette migration massive, on n'imaginerait pas que la Suisse ne compte plus assez de grenouilles. Or c'est bien ce qu'affirment de multiples experts des amphibiens. Si le roi Harrold dans Schrek 2 ou Kermit du Muppet Show, entre autres personnages, peuvent poursuivre gaiement leurs cabrioles, leurs modèles dans la vraie vie connaissent un destin moins réjouissant.

Les grenouilles rousses qui sautillent sur la route sont toujours assez répandues, parce qu'elles ne sont pas très exigeantes. Il en va de même des grenouilles vertes qui trouvent encore des biotopes convenables dans les étangs des jardins. Cependant, les cousines de Kermit, les reinettes vert fluo qui ne dépassent pas quelques centimètres, ont presque totalement disparu. Un sort que partagent les crapauds calamites et les sonneurs à ventre jaune. Ces espèces ont d'autres besoins. Elles ne recherchent pas de plan d'eau pour le frai, mais seulement de petites gouilles qui se réchauffent rapidement. Elles peuvent en trouver sur un champ mouillé ou dans

les ornières d'une petite gravière. Mais de tels endroits se font de plus en plus rares dans les paysages ordonnés de la Suisse d'aujourd'hui.

Trois quarts des vingt espèces d'amphibiens sont menacées dans notre pays. Il est certes relativement simple de prévenir les dangers que ces batraciens encourent en traversant les routes. En de nombreux endroits, des clôtures et des tunnels ont été aménagés, certaines chaussées sont même interdites à la circulation au moment de la migration des grenouilles. Un autre problème est plus difficile à résoudre: les amphibiens réagissent rapidement aux contaminations de l'environnement, en raison de leur peau humide et sensible. Les biologistes les considèrent comme des animaux sentinelles, qui permettent d'identifier rapidement des problèmes liés aux pesticides. Malheureusement, le bien-être des amphibiens se heurte ici à des intérêts économiques. Une autre difficulté réside dans le recul des habitats adaptés aux grenouilles. Les reinettes en particulier apprécient les paysages dynamiques, en perpétuel changement, telle qu'une zone humide le long du cours naturel d'une rivière. On y trouve toujours de nouvelles petites mares pour le frai, dans lesquelles ne vivent pas de prédateurs des têtards. Pourtant, la plus grande partie de ces paysages dynamiques est sacrifiée sur l'autel de l'exploitation et de la rentabilisation du territoire par l'homme. Forte de ce constat, Pro Natura a lancé la campagne «Des gouilles pour les grenouilles» avec le soutien de l'action de l'Ecu d'or de 2013. La Suisse doit disposer de davantage d'étangs et de mares, dans lesquels les grenouilles, les crapauds, les sonneurs à ventre jaune, les tritons et les salamandres puissent continuer à se reproduire. Il serait dommage que les générations futures ne connaissent plus les grenouilles qu'au travers des contes!

PATRIMOINE SUISSE
Patrimoine suisse est la plus importante organisation suisse sans but lucratif active dans le domaine du patrimoine bâti. L'association, qui compte 27'000 membres et donateurs, a été créée en 1905 en tant qu'organisation faîtière de 25 sections cantonales. Elle s'engage pour prévenir la destruction de monuments de différentes époques et pour les faire revivre. Lors de la construction de nouveaux bâtiments, elle prône une architecture contemporaine de qualité. Elle décerne chaque année deux distinctions: le «Prix Wakker» est remis à une commune pour ses prestations exemplaires dans l'aménagement de son territoire et le «Prix Schulthess des jardins» récompense des réalisations de qualité dans le domaine de l'art des jardins.

A la Maison du patrimoine dans la Villa Patumbah de Zurich, les visiteurs peuvent vivre le patrimoine «à fleur de peau». Et la fondation Vacances au cœur du Patrimoine propose des logements de vacances aménagés dans des bâtiments historiques soigneusement sélectionnés dans toute la Suisse.

SCHWEIZER HEIMATSCHUTZ
PATRIMOINE SUISSE
HEIMATSCHUTZ SVIZZERA
PROTECZIUN DA LA PATRIA
www.patrimoinesuisse.ch

PRO NATURA
Pro Natura est l'organisation phare en matière de protection de la nature en Suisse. Fondée en 1909, elle s'engage pour la sauvegarde et la conservation de la faune et de la flore indigènes. Elle poursuit ses objectifs de protection de la nature en suivant quatre axes principaux: les activités politiques, le travail sur le terrain, l'éducation à l'environnement et la communication. Pro Natura planifie, réalise et favorise des projets concrets en faveur d'espèces et d'habitats menacés et défend leurs intérêts en tant qu'avocate de la nature. Pro Natura incite le plus grand nombre possible de personnes à prendre soin de la nature. La création du Parc national suisse fait partie des réalisations pionnières de l'organisation. Aujourd'hui, Pro Natura gère plus de 600 réserves naturelles et une douzaine de centres nature dans toute la Suisse. Forte de plus de 119'000 membres, Pro Natura est active avec ses sections dans tous les cantons suisses.

pro natura
www.pronatura.ch

LE CHOCOLATIER AESCHBACH SA FABRIQUE LES ECUS D'OR DEPUIS 1984.
Le chocolatier Aeschbach SA est notre partenaire depuis 1984 pour la fabrication des écus d'or. Cette entreprise est spécialisée dans la chocolaterie et la confiserie fines depuis 1972.

Le siège de la société est installé à Root, dans le canton de Lucerne. Il comprend des installations de production et d'accueil pour des événements, un ChocoCafé et un ChocoBistro, une boutique ainsi que la nouvelle exposition interactive ChocoWelt – un monde de découverte pour les entreprises, les touristes et les particuliers.

MARTIN STIFTUNG – EMBALLAGE
Les collaboratrices et les collaborateurs de la Martin Stiftung emballent avec beaucoup de patience et de soin les Ecus d'or et préparent les colis avec ponctualité pour l'expédition.

Installée à Herrliberg, dans le canton de Zurich, la Martin Stiftung propose une offre différenciée d'hébergement et d'activités pour des adultes souffrant d'un handicap. Une aide et un conseil individualisés apportent à ces personnes la sécurité nécessaire pour mener une existence aussi active et autonome que possible.

GABI KOPP – ILLUSTRATION
L'illustratrice Gabi Kopp dessine depuis 2015 les charmants motifs de l'Ecu d'or. Elle vit et travaille à Lucerne. En 2008, elle a passé six mois à Chicago grâce à une résidence d'artiste.

Gabi Kopp a été distinguée en 2010 pour son livre «Das Istanbul Kochbuch». Cette cuisinière passionnée accompagne en outre régulièrement des voyages culturels en Iran, au fil des recettes de son ouvrage «Das Persische Kochbuch», publié en 2013. Elle mène actuellement une recherche sur la culture du «meze» à la faveur d'une bourse de voyage de la fondation Landis & Gyr.
www.gabikopp.ch

Thèmes de l'Ecu d'or de 1946 à 2016

2016
Jardins et parcs

2015
Prairies fleuries

2014
Place du village

2013
Grenouilles & Cie

2012
Intérieurs d'époque

2011
Biodiversité dans la forêt

2010
Moyens de transport historiques

2009
100 ans de Pro Natura

2008
Biodiversité

2007
Vivre le patrimoine

2006
Rivières

2005
Les 100 an de Patrimoine suisse

2004
Voies historiques

2003
Papillons

2002
Patrimoine industriel

2001
Le castor

2000
Estavayer-le-Lac

1999
Aletsch

1998
Des rues à vivre

1997
Marais

1996
Schenkenbergertal (AG)

1995
Jardins

1994
Randen schaffhousois

1993
Ponts et sentiers
(voies de communication historiques)

1992
Forêt vivante

1991
Fermes de montagne

1990
Ruisseaux naturels

1989
Trogen (AR)

1988
Seetal lucernois

1987
Môtiers (NE)

1986
Bois de Finges (VS)

1985
Avenches (VD)

1984
Prairies sèches

1983
Hospental (UR)

1982
Coquelicots

1981
Réserve naturelle de l'Auried (FR)

1980
Les 75 ans de Patrimoine suisse

1979
Saint-Ursanne (JU)

1978
Nature et patrimoine

1977
Chartreuse d'Ittingen (TG)

1976
Bolle di Magadino (TI)

1975
Beromünster (LU) et Saillon (VS)

1974
Centre-nature d'Aletsch (VS)

1973
Splügen (GR)

1972
Réserve alpine du Vanil Noir (FR)

1971
Morat (FR)

1970
Réserve naturelle des Grangettes-Novilles (VD)

1969
Monastère Saint-Jean, Müstair (GR)

1968
Réserve alpine de Gelten-Iffigen (BE)

1967
Château de Sargans (SG) et Abbatiale de Payerne VD)

1966
Lac de Lauerz (SZ)

1965
Château de Tourbillon, Sion (VS)

1964
Les 50 ans du Parc national (GR)

1963
Gruyères (FR)

1962
Vallée de la Reuss (AG, LU)

1961
Morcote (TI)

1960
Werdenberg (SG)

1959
Forêt vierge de Derborence (VS)

1958
Treib au bord du lac des Quatre-Cantons (UR)

1957
Castor

1956
Breitlauenen-Lauterbrunnen (BE)

1955
Palais des Stockalper, Brigue (VS)

1954
A la mémoire de Guillaume Tell (SZ)

1953
Station ornithologique de Sempach (LU)

1952
Col de Maloja (GR)

1951
Sommet du Rigi (SZ)

1950
Isole di Brissago (TI)

1949
Nature et patrimoine

1948
Nature et patrimoine

1947
Nature et patrimoine

1946
Lac de Sils

snail
butterfly
bird
fly
beetle
bumble-bee
stag
woodpecker
squirrel
woodmouse
bear
fox
owl
gruffalo
bee

ÉCU D'OR 2016 – JARDINS ET PARCS

Davantage de verdure, moins de béton! Les parcs et les jardins sont des oasis de paix dans un monde toujours plus trépidant. Terrains de jeu, mais aussi habitats pour nombre d'espèces animales et végétales, ces lieux disparaissent peu à peu. Patrimoine suisse et Pro Natura unissent leurs efforts pour la préservation et la création de beaux espaces verts. En achetant des Ecus d'or, vous soutenez également les multiples activités de Pro Natura et de Patrimoine suisse.